

Les Deux Sœurs

*And he made a fiddle bow of her long yellow hair,
Cryin' oh the dreadful wind and rain.*

Chanson traditionnelle celte

Le 22 novembre 1874

— Tante Trine... où va la musique, une fois que le violon est cassé ?

En effet. Entourée de mille fragments de ce qui avait été des meubles, le regard fixé sur le bleu du ciel qu'elle voyait par le trou dans le toit, Catherine se demandait la même chose. Où va la vie, une fois en miettes ? L'ouragan n'avait pas été doux, comme témoignaient les branches de chêne vert qui se séchaient sur ce qui restait de la grande table en bois de cypre. Il avait plu pendant deux jours sans arrêt. Heureusement la cheminée avait tenu, et la garçonnière de la maison. L'orage avait épargné toute la petite famille, c'était l'essentiel. Le toit, ça pouvait se réparer, les grands garçons arriveraient sans doute l'après-midi pour commencer le travail. En général, après un ouragan il faisait toujours beau... plus rien à craindre de la pluie. Tout se réparait ici. Tout se renouvelait ou repoussait dans cette jungle de Louisiane. Tout, sauf les vies.

— Tante Trine. Où va la musique ? Elle est sortie pour toujours ? Elle s'échappe par les cordes ? Elle est perdue ? Elle s'échappe goutte à goutte comme l'eau de la levée ?

Adam serrait sur son cœur le trésor qui avait appartenu à sa sœur. Le violon, fabriqué par l'arrière-grand-mère Emmeline Broussard en Acadie, laissait piteusement pendre son manche inutile. Catherine pensa aux poulets qu'elle tuait le dimanche pour les dîners familiaux.

Les cordes du vieil instrument ballottaient comme des ligaments, inutiles à la bête qui ne chanterait plus. Puis un frisson la cloua au sol : le manche cassé rappelait le cou de Cécile.

Ce violon avait été le salut de la petite Cécile, noyée par accident au cours d'une promenade il y avait deux ans. Elle aussi avait eu le cou cassé : la fracture a dû se produire quand elle est tombée du tronc de l'arbre cornu qui liait les deux rives du petit bayou.

— Et si les cordes restent ? Les cordes, Tante Trine ?

Catherine prit le vieux violon et le mit sous le menton. Fait de l'érable ancien qui avait poussé à côté de la vieille maison à Grand Pré, il possédait, selon la tradition familiale, des pouvoirs magiques. Sa création même avait des éléments du merveilleux : on racontait que plus d'un siècle auparavant un gros orage était arrivé à l'improviste en octobre, chose exceptionnelle en automne en Acadie. Le lendemain de son passage, l'aïeule Emmeline, âgée alors de 12 ans, avait trouvé une grande branche frappée par un éclair, tombée à deux pas de la maison intacte. Emmeline prit ce miracle de la nature généreuse comme un signe : il fallait en faire quelque chose d'unique. Un instrument. Un violon. Sauvé du feu de l'hiver qui s'annonçait, le bois avait répondu à la miséricorde d'Emmeline par une reconnaissance sonore : le son du violon était doux et séduisant comme la voix d'une sirène.

Mais Emmeline faisait toujours attention à ne pas abuser du statut favorisé du violon et n'en jouait que quand elle était seule. Ce n'était pas aux femmes de jouer du violon. Selon la tradition, elles chantaient le soir après le souper et elles chantaient les berceuses. En bonne Acadienne bien élevée, elle respectait la tradition tout en suivant sa propre destinée. La musique se ferait. Mais seulement quand elle était seule.

Le pouvoir du violon se manifesta lors du moment le plus pénible des Acadiens : le Grand Dérangement, qui détruisit le monde d'Emmeline et mit en exil toute la nation acadienne. On racontait que le jour fixé pour le départ de son groupe, les mères de famille nouvellement arrivées à la plage découvrirent qu'il n'y avait pas de place dans les bateaux pour tous les effets personnels qu'elles avaient apportés de leurs petites maisons. Il fallait donc abandonner sur la plage les berouettes pleines de marmites et d'édredons et prendre juste le nécessaire. Sachant que pour Emmeline son violon valait plus

que la nourriture, sa mère ne dit rien quand celle-là le prit dans les bras. En attendant l'ordre de marcher, la petite Emmeline se cachait entre sa mère et sa tante, saisie de peur, évitant les yeux inquisiteurs des soldats qui contrôlaient le départ. Son père et son oncle étaient détenus ailleurs, son frère cadet était déjà sur un autre bateau avec les autres enfants mâles pris en otages pour garantir le calme. Tout à coup un soldat anglais épia le violon et dit :

— *A fiddle! You think a fiddle is a necessity? I'll show you how much you need it!*

Et il s'en empara. Emmeline voulut le reprendre, mais il la menaça de sa baïonnette et fit semblant d'en jouer devant ses camarades complices.

Après des heures, le colonel remit au lendemain l'embarcation du groupe. Mais le soldat garda le violon, malgré les prières et les pleurs d'Emmeline. Le soir, celle-ci trouva le courage de se plaindre sans succès auprès du colonel lui-même. Ce dernier, fâché et craignant une révolte de la part de ses prisonniers, fit monter une garde devant la porte d'Emmeline pour l'empêcher de sortir. Comme une dernière gifle, il posta le soldat voleur devant sa porte.

Le lendemain les camarades du soldat ne l'ont pas retrouvé à son poste. Après quelques heures, un copain le découvrit, prosterné entre deux rochers, raide mort, à côté du violon qui flottait aux caprices des vagues comme un bébé à l'aise dans son élément. Trois heures plus tard un soldat pâle comme la mort frappa à la porte d'Emmeline et lui rendit son trésor sans dire un mot, puis se sauva en courant. Les soldats ne la dérangèrent plus au moment de l'embarquement et on la laissa monter dans le bateau sans la forcer de descendre immédiatement dans la cale, où un pied d'eau salée attendait les misérables. Le violon fit donc le grand voyage avec les exilés, les accompagnant dans leurs souffrances et trouvant un asile en Louisiane avec eux en 1763.

— Tante Trine. Où va la musique ?

Ce n'était pas une question. C'était plutôt un cri d'angoisse qui rappela Catherine à la réalité. Elle n'avait pas de réponse. Depuis plus d'un siècle ce simple instrument était la gloire de la famille, et sa sonorité pure et cristalline enchantait plus de trois générations de danseurs. Maintenant il était devenu un symbole du sort de cette famille : brisé, meurtri, tenace, beau mais stérile.

«J'ai d'autres choses à faire asteur, se dit Catherine, ce pauvre violon pourra bien attendre. Il est inutilisable, mais je ne saurais pas le jeter : c'est la seule chose qui reste des aïeux.» Catherine prit le pauvre violon dans ses bras comme un enfant malade, l'enveloppa d'un haillon de laine tissé an Acadie, et le mit avec soin dans l'armoire. Puis elle prit le petit Adam dans ses bras et se mit à le bercer. Quel trésor il était !

Il avait subi bien des chocs, ce petit orphelin. Il y avait cinq ans, la mort subite de sa mère avait fait de Catherine une mère de famille. Le veuf, Pascal, adorait ses enfants, mais leurs visages et surtout leurs rires évoquaient la femme morte en couches qu'il avait adorée et dont la mort lui infligea un sentiment implacable de culpabilité. Il avait tant de peine à revoir les petits qu'il s'absentait de plus en plus souvent, laissant Catherine, qui vivait seule dans la maison d'en face, prendre soin des petits. Trois mois après la mort de sa femme on a trouvé ce pauvre veuf mort dans le bayou. Il s'agissait d'un accident de chasse, il a dû trébucher et le fusil s'est déchargé. Et Catherine a pris possession de la maison et des enfants.

Le petit Adam acceptait Catherine : il n'avait pas connu d'autre mère. Mais les filles bessonnes, c'était autre chose : à l'âge de dix ans, leur colère contre le bon Dieu a été dirigée vers leur nouveau frère d'abord, ensuite vers Catherine. Mais suite à une campagne acharnée menée par leur tante pour gagner leur affection, elles avaient fini par l'accepter comme mère adoptive, et peu à peu l'acceptation se transforma en vraie affection.

On ne les aurait pas prises pour des sœurs : Cécile, née du soleil, chantait toujours et riait facilement : comme sa sainte patronne elle débordait de musique. Brune et sérieuse, Cloris semblait garder en elle le côté sombre de la vie. Portée plutôt vers la cuisine et les sciences, elle cherchait toujours la compréhension intellectuelle. Si elle avait été née homme elle se serait fait apothicaire.

Une fois que les sœurs avaient accepté Catherine un nouveau problème se présenta : elles se mirent à concourir entre elles pour son affection. Si Cloris apprenait son catéchisme Cécile mémorisait les dix commandements. Si Cécile mettait une semaine à broder une petite rose sur un mouchoir, Cloris passait des nuits blanches pour en offrir une de plus grande. Le soir sur la galerie après le souper, si Cloris savait trois strophes d'une chanson Cécile en composait deux

sur place en pour pouvoir en chanter davantage. Leur rivalité était devenue quelque chose de plus intense, une amertume, presque une haine dont les commères parlaient. Catherine ne pouvait pas accepter cet antagonisme. Maîtresse d'école qu'elle était, elle avait l'habitude des rivalités et savait toujours rétablir la paix. Mais elle n'y pouvait rien contre cette jalousie. Catherine apprit à ne rien remarquer de peur que l'une ne fasse la guerre sourde à l'autre.

Un jour Catherine décida que c'était bien le moment d'en finir avec cette rivalité. Elle donna à Cécile le vieux violon et demanda au vieux Lionel, violoneux, de la prendre comme élève. C'était une demande audacieuse. Mais il y consentit, à condition que la jeune ne joue pas en public. Ensuite elle alla parler de Cloris à Luc, le traiteur du village. Il avait déjà remarqué son intelligence et offrit de la prendre comme apprentie pour lui enseigner l'art de guérir par les connaissances secrètes et en se servant des herbes. Miraculeusement au cours de leur douzième année, la méfiance réciproque se transforma en tolérance, puis en entente. Les bonnes femmes du village s'émerveillaient de la réconciliation : on les voyait sourire, partager les secrets, parler garçons, se promener comme toutes les sœurs. Cécile fut charmée par le petit Alain, fils du juge Babineaux, tandis que c'était Guillaume, le fils du forgeron, qui plaisait à Cloris. Au moment où le petit Adam commençait à former ses premières phrases, la famille entraînait dans une période de paix.

Puis comme un orage d'été que personne ne prévoit, cet horrible accident s'était produit il y a un an et la lumière s'était éteinte dans le cœur de Catherine. Malgré sa dévotion au Seigneur, il semblait à Catherine que le Bon Dieu se moquait d'elle : Il ne se contentait pas de donner trois enfants à Catherine sans qu'elle les veuille : trois ans plus tard il lui en avait retiré une.

Catherine connaissait bien les commérages : que Cécile avait incitée une haine sourde par sa beauté et sa gentillesse, et la bessonne l'avait assommée par jalousie. Ce n'était pas vrai, ce ne pouvait pas être vrai : le constable a constaté que Cécile avait dû glisser sur le tronc de l'arbre couvert de mousse qui faisait le pont sur le bayou. Sa tête heurtant cet arbre, elle a sans doute perdu conscience et se noya. Courant devant elle, Cloris revint sur ses pas quand elle n'entendit plus chanter sa sœur, mais la chevelure dorée de sa sœur avait disparu

sous les herbes qui bordaient le bayou. Cloris avait cherché de l'aide, mais quand le constable est arrivé c'était trop tard. On la trouva le cou cassé, sans blessure. Cloris était malade pendant un mois, délirant, hallucinant, réclamant sa sœur le jour, se réveillant en sanglotant la nuit. Adam demandait sans cesse à sa mère adoptive pourquoi la musique avait cessé, et Catherine dut cacher sa peine pour soigner ce qui restait de sa famille.

Après la messe funéraire, Catherine coupa les belles nattes de Cécile et les attachèrent au vieil archet qu'elle mit dans l'armoire à côté du violon. En gardienne de tous les souvenirs de la famille, elle avait l'habitude des reliques et trouva tout naturel ce que les mauvaises langues dénonçaient comme bizarre. Au lieu d'enterrer le violon avec Cécile, on mettait ainsi Cécile près de son violon.

Et maintenant le violon était en miettes devant elle. Comme sa vie.

Le 22 novembre 1875

Catherine regarda avec satisfaction la maison remise en état. On attendait les invités pour fêter les fiançailles des amoureux. Un grand plateau surchargé de gâteaux attendait les convives, qui allaient chanter et danser.

Les anciens élèves de l'école avaient fait preuve de leur affection pour Catherine en arrivant chez elle le lendemain du passage de l'ouragan, et au bout d'une semaine toute la maison était reconstruite. Ils ont même ajouté du nouveau bousillage pour protéger la maison contre le froid pluvieux qui s'annonçait. Il était ironique que la maison devenait de plus en plus confortable à mesure que les enfants partaient, mais au moins Adam lui tiendrait compagnie pendant dix ans et amènerait un jour son épouse chez elle. La famille se perpétuerait.

Au cours des réparations, on avait badigeonné la cheminée ainsi que la principale porte de la basse-cour qui donnait sur le chemin. Maintenant la cheminée se dressait orgueilleusement vers le soleil. Il y avait eu, après tout, une fille à marier. Selon la chanson :

C'est dans la maison là-bas,
Qui a une cheminée blanche
La fille qui est dedans

Est belle et bien plaisante ;
 Les amoureux y vont
 Par derrière et par devant.

Depuis la mort de Cécile, Cloris et Alain, rapprochés par leur douleur, avaient passé de plus en plus d'heures ensemble, et Catherine se rendit compte un jour que le pauvre Guillaume ne venait plus à la maison. Cloris avait l'air d'aimer Alain. Catherine ne voulait pas que ce jeune homme oublie la première qu'il avait aimée, mais elle se dit que ce n'était pas son affaire. L'essentiel était que Cloris soit heureuse.

Catherine jeta un coup d'œil sur Adam, qui s'admirait devant le miroir. Lui aussi avait fait du progrès. Il ne pleurait plus devant les grands vents, les cauchemars avaient disparu, et il souriait de plus en plus souvent et parlait de moins de moins de Cécile. Parfois il chantonnait même.

Dommage que le violon soit toujours muet. Voyant sa détresse, on en avait offert un nouveau à Catherine. Ce n'était pas le violon de son aïeule, apporté de la vieille Acadie, mais le son était bon. Catherine avait refusé : elle n'en jouait pas bien et elle préférait garder le vieux. Elle penserait le réparer une fois que Cloris et son galant seraient mariés. Elle le remit dans l'armoire à côté de l'alliance de sa sœur. Qu'il dorme pour le moment.

Le 1^{er} mars 1876

Juste après minuit le jour de la Saint David, Catherine se réveilla en sursaut comme si une voix avait appelé son nom. Elle sortit de la maison comme dans un rêve, errant sous la pleine lune pendant une bonne heure comme en quête d'un objet précieux sans savoir ni ce qu'elle cherchait ni où elle le trouverait. Soudain elle s'arrêta devant un pin d'où sortait de la résine. Elle s'en saisit d'une boulette qu'elle emballa dans son mouchoir, un mouchoir que Cécile toute petite lui avait offert, brodé d'oiseaux moqueurs blanc et gris. Elle passa devant l'église, y entra, alla au bénitier, et trempa le mouchoir dans l'eau bénite. Sortant de l'église elle traversa le cimetière et se dirigea vers le tombeau de Cécile. Sans hésiter elle ramassa trois feuilles sèches de chêne vert qui formaient un triangle sur le tombeau et une plume

provenant d'une chouette qui venait au cimetière en automne passer ses nuits. D'un pas résolu elle regagna la maison, entra dans la cuisine, prit le mortier et le pilon et réduisit en poudre la plume et les feuilles. Puis elle prit le vieux couteau et se blessa au troisième doigt de la main gauche, d'où jaillit une goutte de sang. Ouvrant le mouchoir mouillé elle prit la résine et y mélangea le sang et la poudre. Elle sortit le violon de l'armoire et mit cette substance sur les deux côtés de la fracture. Elle joignit les deux morceaux et massa le manche qui absorba toute trace de l'onguent. Elle remit le violon dans l'armoire, regagna son lit, et se rendormit d'un sommeil si profonde que le lendemain on craignait pour sa santé : Cloris a dû appeler le traiteur. Catherine ne savait ni d'où était venue sa fatigue, ni comment elle s'était coupé le doigt, ni pourquoi sa chemise de nuit était mouillée.

Deux jours plus tard comme Catherine ouvrait l'armoire elle fut surprise de voir que le violon était en parfait état. Elle prit le violon pour l'examiner et faillit le lâcher : il était chaud comme si quelqu'un en avait joué. Palpitait-il, ou était-ce le son de son cœur qu'elle entendit ? Elle remit le violon sur le lit, et quelques heures plus tard, un peu remise de son choc, elle l'inspecta. En effet, il ne restait aucune petite trace de la cassure. Elle le mit sous le menton et fit quelques accords : le son cristallin était revenu.

Même les cauchemars doivent mourir un jour.

Le 22 novembre 1876

Le jour du mariage, la calèche du jeune Alain arriva à l'heure. Alain en descendit et demanda son épouse. Quand Cloris tout rougissante apparut devant son futur, tout le monde applaudit selon la coutume. Le père du marié donna sa bénédiction au couple, et les trois parents firent l'éloge des futurs époux : Alain était bon habitant, Cloris bonne travaillante. Après bien des larmes on quitta la maison pour l'église.

À l'accompagnement des cloches, le petit cortège gagna l'église. La messe fut simple, et bientôt les convives arrivèrent de nouveau à la maison. Les nouveaux époux, aux bras de monsieur et madame Babineaux et Catherine, s'assirent au bout des tables faites de planches posées sur les barils et couvertes de nappes blanches. On but à leur

santé. Le gâteau de noce, embelli de guirlandes et un bouquet naturel de magnolias, suscita des ooh ! et des aah ! des convives : les commères, un peu déçues, s'émerveillaient à l'habileté de Catherine. Qui aurait cru qu'une vieille fille, ancienne maîtresse d'école, aurait pu créer un si joli gâteau ?

Ensuite c'était le tour de Catherine de chanter « Adieu la fleur de la jeunesse » :

J'avais promis dans la jeunesse
Que je n'aurais jamais marier ;
Adieu la fleur de la jeunesse, la noble qualité de fille,
C'est aujourd'hui que je veux la quitter.

Les larmes coulèrent, celles des jeunes filles et celles de Catherine, qui pensa non seulement à la jeunesse envolée de Cloris, mais aussi à la petite Cécile, pour qui elle ne chanterait jamais cette chanson.

C'était maintenant le moment de la promenade des mariés. Mais où était le vieux Lionel, qui jouaient pour tous les bals ? Il n'était pas jeune, après tout, et il oubliait de temps en temps ses engagements. Adam disparut pendant un moment, puis rentra avec le violon qu'il tendit à Catherine en disant : « Voilà, Tante Trine. Tu joueras pendant que je va's chez Lionel, c'est à toi de jouer asteur. C'est la tradition. »

N'ayant pas joué depuis longtemps, elle ne savait pas quoi faire. En plus, c'était Cécile, pas Catherine, qui jouait bien, tout en chantant. Et jamais en public. Mais la jeunesse attendait, et les commères avaient commencé à parler entre elles.

Tout le monde attendait.

Catherine prend le violon que lui tend Adam. Des bouches forment des mots : « Est-ce le vieux violon ? Il n'est pas cassé ? Ce n'est pas à une femme de jouer du violon. »

Elle le met sous le menton, et commence à jouer la promenade. Le couple se promène devant les invités qui applaudissent. Après la promenade, Catherine essaie de s'arrêter. Mais le son continue. Le violon semble prendre une voix. Est-ce qu'elle entend des paroles ? Ce n'est pas possible. D'où viennent-elles ? Elle se croit la seule à les entendre. Mais non. Elle voit les autres qui s'approchent d'elle en se demandant qui chante :

Sssss. Criss. Cric. Criss.

Des paroles ? Impossible.

Criss. Riss. Criss.

Un silence atroce descend sur les invités. Catherine, angoissée, veut s'arrêter, mais elle ne peut pas. Il lui semble que l'archet du violon frissonne tout seul. Elle continue de jouer ce qu'elle croit être une valse. Mais elle ne peut plus maîtriser ses doigts :

Riss. Clo-riss. Cla, Cla,
Yé. Yé. Noy-yé. Noy-yé.
Clo-ris m'a noy-yée. Riss. Riss.

Effaré, tout le monde se retourne devant Cloris immobile, bouche bée, pâle comme la mort. Celle-ci se tourne et se sauve. Les invités sont cloués au sol. Son nouveau mari, saisi d'épouvante mais angoissé pour son épouse, la suit en courant.

On passa la nuit à chercher les nouveaux mariés. Alain rentra à l'aube, trempé, épuisé. Rien. Le constable même prêta son aide, mais on ne trouva rien. Personne.

Au moment du lever du soleil, on prit une tasse de café bien chaud et puis on se remit à chercher. Après une heure un cri se fit entendre. Alain arriva en courant au même endroit où Cécile était morte il y a trois ans. On trouva Cloris au bord de l'eau, toujours en robe de mariée, toujours coiffée par la couronne de fleurs en papier. On aurait dit qu'elle était noyée, mais elle était sèche, sans blessure, sans tache, les yeux fixés sur un grand vide.